

Je n'attendais personne ce jour-là, toutefois quelqu'un frappait sur ma porte. En effet, je ne voulais point quitter mon pucier pourtant je le fis quand bien même, l'heure disait sur ces entrefaites six heures juste, dehors il faisait un froid de canard, avant de savoir qui était-ce celui qui venait me taquiner à une heure telle, à travers la jalousie je jetai un coup d'œil que je constatai que tout était blanc, il semblait neiger. Ouvrant la porte je fus fort peu ravi de voir mon ami, Rafik, venir ainsi me priver du meilleur moment de mon somme. Ayant l'esprit lourd il m'éclaboussa le visage avec de la neige, celle-là se faufila jusqu'à l'intérieur de mes haillons sous forme de petites gouttes d'eau. Or, me laissant me débattre pour essuyer ces gouttes, super froides, mon ami, l'air de rien, passa préparer une décoction dans ma petite cuisine, bientôt il revint sur ses pas pour me demander si je n'avais plus de sucre ou quoi, avec seulement un secouement de tête que je lui répondis, une réponse qui fit inscrire, sur son faciès, une désapprobation mal dissimulée, ça signifiait que pour l'avoir il lui fallait attendre jusqu'à huit heures, l'heure juste où le premier boutiquier aurait ouvert son échoppe, cependant le cas ne le permettait pas, car l'on était assez pressés.

— Pressés ! pourquoi le sommes-nous ?! lui dis-je tout à fait surpris, là mon ami me fit rappel que la semaine dernière, tous ensemble, nous nous convenions d'aller explorer les monts de Djurdjura, cela dit, je fis mine d'avoir été très flapi seulement pour qu'il laissât tomber, toutefois ce fut pour des prunes que j'entrepris telle ruse, car mon ami, une fois l'idée en tête, il la pratiquait de toute façon.

Dix minutes plus tard, nous sortîmes, moi j'avais le nez qui coulait, le seul mouchoir que je portais sur moi fut aussitôt plein de roupie, je dus demander celui de mon ami qui fit excuse, car son pif avait arrêté de couler depuis quelques années pour autant il ne portait plus ce genre de trucs, je ne vous cache pas m'être essuyé avec la manche de ma parka. Au bout de cinq, ou six, kilomètres, l'omnibus, qui nous amenait à notre destination s'arrêta tout d'un coup, on était environ soixante voyageurs qui espérions arriver à Alger à quatorze heures tout au plus, au début nous pensions que l'avaro ne pourrait nullement dépasser toute une demi-heure, les assurances nous faites par le chauffard nous induisirent de rester avec lui, car il pourrait, d'après ses dires, régler le problème dans une courte durée. Rafik, à l'opposé de moi, jetait feu et flamme, pour se calmer un chouia il dut enfumer quelques clopes, le second autocar passa presque vide, on eut la chance d'y trouver des places vacantes cependant, nous fiant sur les propos du conducteur, nous le laissâmes passer tel quel. Vingt minutes plus tard, mon ami regretta l'avoir ainsi raté, un instant peu après il alla causer avec le chauffeur, celui-là, plus lourdaut que quiconque, lui devisait avec le plus grand sang-froid qu'il y eût, et, tenant vainement de mettre en marche son minibus, il lui demanda une cigarette, au moment juste où

il dit cela, mon ami, de bit en blanc, fit métamorphose, au lieu de le seconder il lui fit une douche ; le qualifiant d'imbécile d'avoir fait usage de ce véhicule sans s'assurer au moins de l'état du moteur.

Un moment plus tard, le conducteur parvint, avec trop de peine, de régler cet avaro, je ne me souviens pas quelle en était l'heure exactement cependant on se réjouissait de repartir. Juste au moment où l'on était en train de monter dans le véhicule, le chauffard, qui avait gardé rancune à Rafik, lui interdit de monter à bord, quelques personnes durent intervenir pour que celui-là lui excusât son effronterie nonobstant le conducteur avait déjà pris son ultimatum, à mon tour je tentai lui trouver une justification disant qu'il s'énervait à propos de tout et de rien, qu'il était malgré son apparence, vulgaire, bon cœur, qu'il était seulement pressé de voir les montagnes kabyles, bref, inutiles furent toutes les tentatives de réconciliation.

Pour rentrer chez-nous, il nous fallait le faire au moyen de l'autostop, chose qui ne s'avéra pas assez facile à cause de l'aspect effrayant de mon ami, là je trouve important de vous faire sa description : il était assez long, on eût dit un lampadaire, on disait, à l'époque, que la plupart des personnes, nées aux alentours de mil-neuf-cent-soixante-sept, avaient une longueur semblable, sa peau était d'une couleur basanée ; tirant beaucoup plus vers le noir qu'au brun, ses yeux, verts, imprimaient de la malice, à vous contempler vous en éprouvez certain malaise d'avoir laissé ainsi ses mirettes rencontrer les vôtres, ses sourcils, liés l'un à l'autre, avec ses moustaches en croc, où quelques flocons de neige s'étaient fait place, le firent ressembler aux scélérats que nous voyons souvent dans la télé, il ne se donna jamais la peine, fût-ce une fois, de se rincer les dents, la cacostomie qui en émanait suffoquait vraiment, jamais je ne lui parlais de près pour autant, sa justification en était que cela ne servait à rien comme sa denture était tout à fait solide, son naze, camard, laissait même voir jusqu'à ses choanes, lorsqu'il rejetait la fumée par ce pif on dirait un étalon. Quand on parlait de ces choses-là, il me disait qu'il avait une forte personnalité et que tout le monde devait l'accepter pour ce qu'il était, à ce stade je me taisais sachant que toute porte me serait fermée pour arriver à le convaincre.

Le vieil homme qui offrit de nous conduire, ne cessa, depuis que nous nous mîmes dans sa bagnole, de jeter des coups d'œil à travers le rétroviseur afin de contempler Rafik à la dérobée, chose à laquelle ce dernier ne s'en rendit pas compte. À notre arrivée, Rafik et moi, jouant les affables, nous remerciâmes le birbe, celui-là n'attendait en contrepartie que de rentrer sain chez lui, à le voir partir de telle vitesse je sus qu'il ne daignerait plus nous conduire.

Je passai dix jours allongé sur mon grabat, je ne saurais vous décrire le malaise que j'en éprouvais d'avoir, comme une bête, suivi les caprices de mon ami, l'étonnant dans tout cela qu'il n'attrapait en effet aucune infection, dix jours entiers la tête bandée avec un foulard, près de mézique une petite corbeille dans laquelle j'expectorais, et sur le guéridon une tasse de verveine, tel était mon état.

Le jour où je fus guéri, Rafik me rendit visite, il avait, pour la première fois, quelque chose entre les mains, c'était un sachet d'arachides avec un petit paquet de thé vert, là je lui dis qu'à quoi cela pourrait servir alors que je fus totalement rétabli, là le grippe-sou me dit qu'il venait juste de ramasser le pèze lui permettant d'entreprendre telle largesse, lui souriant j'attrapai son présent avec la certitude que ce serait la première-dernière fois. Quelques minutes peu après nous partîmes.

Dans une cafétéria, Ech'charq, L'Est, nous tîmes une place, quelques secondes plus tard le loufiat nous rejoignit, nous lui fîmes nos commendes et nous nous délivrâmes à notre favorite discussion, l'émigration. Dans l'angle du zinc, une personne, qui avait à peu près mon âge, tenait entre les mains un cahier, il ne semblait pas qu'elle eût fait attention à notre présence, cette personne avait, posée sur la table, une tasse de café, le récipient ne contenait cependant que quelques gouttes, juste à deux doigts se trouvait un paquet de cigarettes, **Marlboro**, le cendrier était plein de mégots, il me semblait que le zigue avait plus de deux heures là-bas, pas loin des cigarettes était posé, allumé, son téléphone cellulaire, le canaque, par intervalles, saisisait son stylo et faisait des ratures sur son calepin, à première vue il avait l'air enseignant, le cartable posé sur la chaise, attenante, tant l'assurait.

Causant de l'étranger, Rafik et moi, nous étendîmes nous fils d'imagination, lui il rêvait d'une femme italienne, brune, avec des mirettes très noires, avec laquelle pourrait-il trouver la totale sérénité, il songeait outre cela de tenir une grande supérette qui lui permettrait de gagner largement d'argent, ses rêves arrivèrent jusqu'aux clubs sportifs, il mourait d'envie d'assister aux matchs finaux de football que se disputaient ces équipes italiennes qui firent un tabac sur ces entrefaites, quant à moi je ne songeais pas vraiment comme lui, car, étant d'un niveau médiocre, je préférais juste trouver un boulot dans un marché de légumes, ou quelque chose de la sorte, en fait du mariage j'étais presque sûr qu'aucune femme ne pourrait risquer son avenir avec un zigoteau tel que moi, voilà pourquoi je fus bref avec mon ami qui tentait de m'inculquer cette gamberge avec force. Quelques minutes plus tard, l'homme qui était près de nous reçut un coup de fil sur son mobile, assez pressé il arrangea tant bien que mal ses affaires et courut, comme un fou, à l'extérieur, et tout en faisant cela il fit tomber son calepin, au début je me dis que quelques mètres après il s'en aviserait, cependant rien de ça n'arriva malheureusement. Des yeux je consultai Rafik qui me rendit un regard indifférent, or, me disant que le document pourrait avoir une grande valeur pour le sieur, je le ramassai et lui emboîtai le pas, la distance qui nous séparait ne me permit pas de le héler c'est pour ce je me mis à courir, j'aurais l'attrapé si ce n'était le grand nombre de véhicules, passant à grande vitesse, qui m'arrêta net, quand je fus à l'autre rive le zigue en question n'y avait plus de trace, je décidai alors de regagner le zinc avec, dans la tête, la certitude qu'il allait bientôt revenir.

Deux semaines que je passai dans cette cafétéria en espérance que l'individu viendrait chercher son document, néanmoins vaine fut mon attente. Ce memento resta environ un mois chez moi sans que je ne l'ouvrisse une fois seule, après ce laps de temps je décidai enfin d'y jeter un coup, peut-être, je me dis, que je trouverais quelques renseignements, utiles, me conduisant à son proprio, malheureusement aucune information n'y fut inscrite, il s'avéra

ensuite que c'était un manuscrit que le canaque avait griffonné, sur la première page il était écrit ce qui suit:

Alain Magdinier

— « Ah ! il m'a payé d'ingratitude, fils du chien, soliloqua mon père, alors à peine passé minuit, trente-six ans, que c'est mon âge, c'eut été bien peine perdue ! » Il se disait cela parce qu'il avait ouï dire, peu récemment, que j'avais acquis un ordinateur portable, coûtant quelque trente mille dinars. C'est l'une des habitudes de mon père qui, étant Algérien, espérait tant me voir fonctionnaire, très souvent les vioques, naissant avant le déclenchement de la guerre de libération, ont les mêmes idées que fréquentent-ils, notamment quant au mariage, qui est en effet un projet pour eux, malheureux qu'ils sont ! Partant de quelques concepts, ou tirés de la religion ; leur donnant toute autorité, ou des us et coutumes, ces pères épuisés depuis toujours, attendent avec chicotin que leur progéniture, notamment les fils, deviennent à même afin de les reposer un chouia de la responsabilité de la famille. Or, si la famille comprend beaucoup de fils, le père recevra de l'argent de toutes parts, ce qui le fera vivre somptueusement. Mourant de déception, mon père passait la plupart de son temps se faire des remords de nous avoir ainsi enfantés, il voyait, à son grand regret toutefois, ses fils quatre, chacun s'en privait de ce qu'apportait-il, ses rêves, de construire une belle demeure reposant sur ces revenus, d'aller faire le pèlerinage à la Mecque, d'acquérir en outre une superbe voiture et autres, se furent tout à fait volatilisés. En effet, mes frangins étaient tous employés à part mézigue qui n'étais qu'un cossard fini, je n'aime, pour toute vérité, point travailler me croyant une personne de quelque estime, que je ne sais d'où me venait cette idée ! Plus que les autres, mon

père avait bâti tant d'espoir sur moi, étant l'ainé. Ce que celui ne savait pas que le grisbi avec quoi achetai-je l'ordinateur était, prétendument, emprunté d'un ami, qui, étant au courant de ma position — d'autant plus que notre amitié avait au moins vingt-cinq ans —, me l'avait accordé feignant me l'emprunter seulement pour ne pas atteindre mon amour-propre, car il n'attendait point que je le lui rendisse. D'ailleurs d'où le lui rendrais-je moi qui n'avais, fût-ce une fois seule, gagné un dinar ?

Le principal pourquoi qui m'interdisait travail, je veux dire ici l'emploi que convoitais-je, depuis bien lurette, c'était que je suis, en quelque sorte, instruit, que je trouve humiliant pour mézigue de travailler comme goujat, ou loufiat, moi qui suis titulaire d'un parchemin universitaire, et quel diplôme à dire vrai, une licence en français ! moi qui souvent rêvais de devenir un jour un grand écrivain, et comme tel, aurais-je une grande estime parmi la gent ! Si mon exemple était vraiment ces hommes de littérature, j'aurais au moins à contrefaire leur exemple, la plus grande partie d'entre eux commencèrent leur carrière faisant quelque besogne, leur permettant de gagner de quoi vivre avec jusqu'à leur apparition, et jusqu'à ce qu'ils furent célèbres dans le monde des atticistes.

Il y eut, dans le fait, une sorte de conflit entre les gens de mon quartier et moi, moi j'aime tant passer devant eux le cartable à la main, eux étant, généralement, incultes le supportent peu, voilà pourquoi en contrepartie j'aime autant rester sans emploi que faire des tâches que je qualifie subalternes. Alors passant de la sorte, personne ne daigne me dire un mot, fût-ce une salutation, toutefois lorsque me voyant, que ça n'arrivait que rare, en train par exemple de balayer devant la maison, ils me saluent tous en me proposant outre cela une aide malvenue. Des gestes pareils me confirmaient l'hypothèse que j'ai évoquée là-dessus. Le cas est que moi, que je me prétends roublard, leur refusait cette offre me décidant de plus en plus de ne pas leur donner la moindre occasion de m'être bienfaiteurs, car j'avais une forte prémonition que mon calvaire ne tarderait pas de finir. On s'en souvient donc bien énormément ! Cela étant, les gens de mon quartier, ceux qui ne me supportaient pas, passaient tout leur temps dénigrer et ma façon d'exister et mes prétentions, entre autres, il y avaient ceux qui trouvent vivre ainsi, à trente-six ans, sans femme ni enfants, ressemble à celui qui, très assoiffé, voit de l'eau et se contente de manger quelque chose de très salé, ceux-là trouvent que rien dans la vie n'est plus précieux que le mariage, c'est pourquoi ils commencent de s'y apprêter depuis l'âge de quinze ans. Autres, sont ceux qui préfèrent l'argent à tout, ils possèdent fréquemment des demeures, ils ont des comptes bancaires pleins de numéraire, pour ceux-là il n'est pire privation que celle de vivre dépourvu d'argent, ne pensez pas seulement, cher lecteur, qu'ils vivent la dolce vita, point du tout, ils ne font, malheureux qu'ils sont, que de l'entasser, souvent, comme nous l'avons vu fois plusieurs, ces gens-là rendent leurs abois sans s'en délecter au moins ! Autre catégorie que je nomme les faquins, parce qu'ils sont pires que les deux précédentes, sont ceux qui ne font rien, je veux dire ici ni mariage, ni argent, ni instruction, ni la moindre activité, ils sont sans répit cloués dans les coins, ils attendent, touchés par les fabliaux des vieilles dames, parlant de trouver enfoui dans l'une des cavernes un trésor ou offert de la part de je ne sais qui *laïlate elkadr*, la nuit du destin, la vingt-septième nuit du mois de ramadan sacré, où, selon le mythe toujours, les portes du ciel s'ouvrent et les anges en descendant distribuent les parts de chacun, l'étonnant dans cette affaire est que ces misérables ne font ni culte ni autre chose, la plupart d'entre eux ne pratiquent pas même la

rière que cette nuit n'est destinée qu'aux fidèles ! Moi qui, depuis ma plus tendre jeunesse, en entendais des commérages tels suis habitué pour autant ces critiques portées à ma personne ne me causaient la moindre blessure, je disais souvent pour me soulager quelque peu que les chiens aboient alors que la caravane passe, une citation qu'antécédemment j'avais apprise de la part d'un quinquagénaire qui, à cet âge-là, n'avait rien à son tour, pas même un gourbi où lui serait permis de se cacher la sorgue tombée. Que je crains en effet que mon sort ne devienne tel !

De loin je suis, à quelques exceptions près, bien repéré, tout le monde peut me distinguer alors toujours portant les mêmes habits, qui, si je ne m'amuse, avaient plus de quatre ans que je ne les eus pas changés, un jeans, couleur d'on ne sait quoi, ni verte ni bleue, entre les deux, une chaussure que cet ami, dont vous ai-je fait rappel là-haut, m'avait accordée, une chemise couleur kaki et un anorak fait tout à fait de velours qui, au début, avait une couleur marron, puis petit à petit devint d'une couleur tirant vers le gris, à cause notamment les rayons de soleil et les effets successifs de la pluie.

Les labadens, avec qui j'avais fait mes études à l'université de Batna, avaient tous, ou presque, des emplois quelconques, qui devint enseignant, qui travaillait comme truchement, qui était un conseiller chez un entrepreneur, etc. À dire vrai, on m'a souventes fois procuré des postes tels que je refusais bien hermétiquement, ma raison était bien claire, devenir un écrivain et pas moins. Autant que tout le monde, ces condisciples sussent que je n'en avais jusqu'alors écrit un seul manuscrit, fût-ce de dix pages, alors que cette idée fatale me hantait depuis la fin de mes études, ça fait au moins cinq années. Ne vous estomaquez pas cher lecteur, car j'ai pu être admis à l'université à l'âge de vingt-cinq ans, après avoir échoué, sept fois de suite, d'obtenir mon baccalauréat faute de la maîtrise de français, que ma note toujours balançait entre 5,5 et 8 au meilleur cas, la dernière tentative j'avais poussivement eu 10,00, notez-le bien. Cette note ne me permettait pas en effet de m'inscrire au département du français sauf intercession d'un tiers, le résultat en est qu'au lieu de passer, tel que tout le monde, quatre ans, j'en ai fait six. Croyez-m'en lecteur, tout portait à croire, et aussi dès le début, que ni le français ni l'écriture n'étaient miens cependant, étant Algérien, je m'entêtais quand bien même, la preuve en est que je me traine les pieds avec un cartable pour dissimuler juste mon désappointement.

Tout le long de ma vie, et au défaut d'argent toujours, personne ne m'a vu entrer, fût-ce une fois, ou dans un zinc ou portant, entre mes pognes, quelque chose par exemple, comme faisaient les gens d'alors, un cornet d'ice-cream, pot de yogourt, une poignée d'arachide, etc., et si contrairement à ce que prétendais-je, personne me vit faire cela c'est que mon seul ami qui me l'avait offert ayant pitié de mon arrogance trois fois imbécile.

Par-devers moi, je suis bien persuadé que cet entêtement causera ma perte, toutefois l'image de mes voisins, me désignant du doigt et se contrefichant de moi — qui dit certes, en s'esclaffant : « le voilà notre écrivain qui, en moins de rien, devint un ouvrier ! », qui commente, tout bas, que notre bled n'est fait que pour la pelle et la pioche, qui osera jusqu'à dire, ostensiblement, qu'il avait jadis fait son devoir avec mézigue me conseillant tôt de m'en passer de toutes chimères — me donnait une pléthore de force de résister davantage. Quant à

ma nourriture, mon père, en dépit de sa déception, continue toujours à me donner manger, il ne peut pas me laisser perdre de faim alors qu'il en avait, pour moi, de quoi boucher une dent creuse, il avait l'habitude de dire à ma mère que nous allons ensemble mourir, lui et moi, le même jour, lui parce que son jour serait arrivé de rendre son âme alors que moi je ne trouverais, après lui, qui me donnerait un morceau de brignolet.

Le collège d'enseignement général, Mohamed Rouabh, est reconnu comme étant le meilleur établissement éducatif en Algérie parmi lycées, C.E.G. et écoles primaires, de bouche en bouche les résultats obtenus par les élèves passaient en proverbe, la propreté de l'établissement est effectivement inouïe, la preuve en est sa devanture bien arrangée, on avait planté quelque treize baliveaux tout autour, qui sont, à tout moment, bien élagués bien arrosés, que personne n'en peut tirer une seule feuille. À huit heures juste, tout le monde serait dans la place qui lui est propre, y compris le directeur même, une instruction bien stricte est donnée au pipelet de fermer la porte au nez de qui que ce soit après que cette heure fût passée, ce dernier n'avait qu'à s'exécuter vu le sérieux qui imprégnait le timbre de son maître.

Une fois, où je passais par pur hasard près de cet établissement, je vis un jeune homme, qui avait à peine mon âge, qui était en train de parler, la voix si tremblante, avec un sexagénaire, une longue personne qui mesurait à peu près 1,90 m, le vieux avait la tête chauve ou presque, le front lisse, ses sourcils ne paraissaient pas bien tels que ses mirettes, très bleues, qui incarnaient son zèle, pif aquilin, une bouche derrière laquelle gît une belle denture, liliale comme la neige, grâce à bien certainement l'entretien, cette personne était emmitouflée dans un costume tout à fait noir cassé par une chemise blanche, ses chaussures, aussi noires, étaient bien cirées, plus tard il s'était avéré à moi que c'était un enseignant qui était venu en retard, de seulement trois minutes, et qui était en train de se faire excuse auprès du directeur. Cet enseignant, que je ne sais où l'avais-je déjà vu auparavant, avait vraiment malchance, car peu avant de tomber entre les mains du directeur, il tentait, quoiqu'il fût bien persuadé que le portier ne lui permettrait point de franchir la porte d'entrée, de lui en faire exception lui faisant promesse de n'y plus revenir, que ce fut bien une faute qu'avait-il commise pour la première fois, alors remarquant que le cloporte n'était plus dans son bouge, le directeur voulant savoir où pourrait-il être il attrapa le malheureux enseignant en flagrant délit, ce qui avait trempé le directeur était que même si l'enseignant n'était pas venu ses élèves devaient entrer à leur classe de toute façon.

— Que vous est-il arrivé monsieur ?! articula, le ton assez sec, le directeur, l'enseignant, qui, à dire vrai, était ponctuel, revint sur ce que sa bagnole fut tombée en panne au milieu de la route, pour y arriver juste il dut prendre un taxi que ça, au début, n'était pas de toute faisabilité, or, ayant de l'estime pour lui, grâce aux bons résultats que faisaient tous les élèves qu'enseignait-il, le directeur lui fit un hochement de tête puis lui autorisa entrée alors que l'heure sur ces entrefaites marquait justement huit heures cinq !

Son bureau, du directeur, ne contenait pas grand-chose, un pupitre sur lequel inscrivait-il quelques notes, relatives au travail, une petite bibliothèque comprenant quelques livres d'histoire, un climatiseur pour régler la température lorsqu'il y avait lieu, pas davantage,

quand il invite un enseignant, il n'y avait pas même quoi lui offrir pour s'asseoir, procédure faite par dessein de sa part, la cause en est qu'il ne voulait jamais perdre le temps en discussion, ainsi il pouvait s'excuser de ne pas pouvoir le tenir debout de la sorte, un malin ! Depuis son arrivée à la tête de cet établissement, quelques années auparavant, il passait régulièrement sept heures dans son bureau, de huit heures, pétantes, à midi et de quatorze heures à dix-sept heures juste. Tous les enseignants qu'on lui avait envoyés furent tour à tour renvoyés, pour qu'il accepte un enseignant il lui fallait passer le concours de recrutement au sein de son établissement, défiant, comme pas un, il devait constamment être présent pour que son âme soit bien tranquille. Mes condisciples étaient à leur tour tous renvoyés en matière de français, l'un d'eux me révéla son expérience personnelle, il me dit que le sujet qu'il lui donna parlait des spoutniks, il en était plein de chiffres, et d'équations, cela n'étonnait personne si l'on savait que cet extrait fut tiré de quelque texte de Jules Verne, qui vous rend vraiment la lecture si épuisante, on a, soi-disant, étudié la théorie de littérature, qui parlait des atticistes tels et de leurs œuvres, toutefois on ne se rappelait qu'à peine. En somme, ce labadens ne put répondre à la moitié des questions de compréhension, chose qui lui fit perdre sur-le-champ quatre points, cela sans considérer que les autres points pourraient, ou pas, lui être accordés, car ses réponses, comme me l'avait-il signifié peu après, étaient à tort et à travers. En fait du fonctionnement de la langue, me dit-il toujours, les questions tournaient uniquement tout autour des exceptions que même les Français de souche, et j'en suis certain quant à cela, ne puissent y répondre, des cas où vous trouvez souvent dans les livres de grammaire des expressions telles que : *Attention* ou *Cas particuliers* ou plutôt *Remarques* et parfois *Utiliser sa mémoire*, est-ce la partie qui causa vraiment la perte de mon condisciple, s'il y eût pu répondre sur quelques-unes des questions, relatives à la compréhension, quoique à tâtons, il ne put malheureusement le faire pour une seule grammaticale ! À l'université, l'on y était reçus soi-disant parfaitement phrancofones ! En ce qui concerne la troisième partie de l'examen, elle était à choix, ou le compte rendu ou le résumé du texte, alors incapable de faire les deux mon ami avait seulement écrit l'expression suivante: « *Il me faut apprendre le français de nouveau !* ». Il ne pouvait faire autrement qu'il l'avait fait. Plus tard, il m'annota que ce directeur n'avait point quitté la salle d'examen pendant trois heures entières, fût-ce pour jeter un coup d'œil, strictement, il leur était défendu ou de se retourner ou de demander quelque chose des autres candidats, tout geste tel pourrait leur causer exclusion, il fut un silence redoutable que l'on aurait entendu une mouche voler ! Depuis lors, ce fat condisciple me reconnut que lorsque l'on est mis vraiment à l'épreuve on n'est ni instruits ni autre chose, il me confia qu'il nous fallait en outre peu de courage avec nous-mêmes et de nous débarrasser de cette pleutrerie qui nous domine depuis toujours, moi, je ne faisais que dodeliner la cabèche chaque fois qu'il me disait quelque chose. Alors, décidé à tout confronter, seulement deux années plus tard, cet ami put en faire un progrès considérable, on l'appela depuis cheik, l'échec pour quelques-uns n'est qu'une expérience. À part moi, tout le monde peut en retenir quelque chose des déceptions rencontrées leur vie durant !

La première fois où j'avais l'occasion de voir cette personne, c'était à la supérette du *Prix d'or*, en vérité je n'y étais pas pour acheter, point du tout, j'étais seulement en compagnie de mon ami, le mécano, qui me supplia d'y aller de concert, car j'ai honte d'en sortir les mains

vides, c'est pour ce nous courûmes vers la ruse, il m'accorda peu d'argent et me dit acheter quelques aliments, à savoir : le beurre, la cassonade, le biscuit et enfin le café, lui dut-il apporter le reste. À l'entrée, il y avait deux personnes à l'air renfrogné qui bien certainement voulait dire qu'il ne fallait point tenter de faire quelque chose d'indécent, en cinq sec tout serait découvert, cet air mécontent était adressé à ma personne beaucoup plus qu'à mon ami, cela fut certes à cause de mes hardes bien délabrées, lui il se mettait souvent bien, car il avait l'argent requis, l'atelier de la mécanique-auto lui appartenait. Alors, les dépassant d'à peine quelques mètres, je m'adressai à mon ami lui faisant la remarque, celui-là saisit l'occasion de me proposer derechef du grisbi pour acquérir des nouveaux habits, tant il insista, car je refusais une offre pareille, il finit par me dire que c'était comme la somme qu'il m'avait accordée pour me procurer de l'ordinateur, je finis donc par l'accepter, là il me glissa une petite liasse de billets de deux cents dinars chacun, environ vingt mille dinars, car je n'eus pas l'occasion de les compter pour deux motifs que sont : primo, je rougis de le faire à sa présence, secundo, à quoi bon tant qu'ils étaient tels que les premiers, un cadeau sous forme d'emprunt!

Le drugstore était plein de produits, que ceux soient comestibles, sanitaires, cosmétiques, etc., c'est pourquoi nous fîmes toute une balade entre ses rangs, on était bien enchantés de la variation autant que de la qualité des produits étalés, étant encore un pays tout à fait importateur, y avait-il toutes les marques des pays des quatre coins du monde : savon de la Chine, biscuit de l'Italie, café du Brésil, parfum de la France, halva de l'Inde, dattes de l'Arabie Saoudite, tomate de l'Espagne, fromage du Japon, pâtes de l'Indonésie, crème à raser de la Belgique... Au moment où l'on finit notre randonnée, nous décidâmes, mon ami et moi, d'en finir en procurant les produits que je vous avais cités là-dessus, croyez-m'en lecteur que depuis que je mis le peton à l'intérieur de ce magasin, les deux contrôleurs, constamment fixés à la porte d'entrée, ne baissèrent point leurs yeux sur mézig, voilà pourquoi j'avais hâte de nous en sortir. Nous n'avions pas grand besoin de tirer un chariot tant que nous n'allions pas acheter grand-chose, alors je saisis, le premier, les aliments que j'avais achetés et me dirigeai vers le caissier afin de m'acquitter envers lui : une livre de beurre à cent dinars, un kilo de cassonade à quatre-vingts dinars, le biscuit à quarante dinars et enfin une demi-livre du café à cent-vingt dinars, le total en fut trois-cent-quarante dinars. Juste derrière moi se trouvait mon ami, qui à son tour étala ses aliments : une boîte de conserve de harissa coûtant soixante-dix dinars, une autre boîte de tomate de soixante-dix dinars aussi, une bouteille de yogourt de cent-trente dinars, un kilo de lentille à cent dinars, une bouteille d'huile à quatre-vingts dinars, il se procura outre cela une boîte d'Echamia coûtant deux-cents dinars, il paya l'ensemble six-cent-cinquante dinars. Uniquement à ce moment-là que les deux zigues, postés à la porte d'entrée, baissèrent leurs yeux sur moi. Alors, nous dirigeant vers la sortie du drugstore, mon ami me proposa de passer, une fois pour toutes, à l'une des boutiques de vêtements chemin faisant chez nous, moi je trouvais qu'il était requis tout d'abord de nous délivrer des deux escogriffes qui, nous voyant sortir, nous firent un sourire de bienveillance.

Au fond du magasin, on put distinctement voir le directeur tirant poussivement son chariot, plein, ou presque, de marchandises, ce jour-là il en avait apporté toute sorte d'aliments, entre autres la noix, le cacao, la farine, le beurre, la limonade, le sucre, le café, l'huile, le biscuit, le riz, le haricot, le spaghetti, le macaroni, le thon, le lait, la harissa, la tomate, le cumin, la

dragée, la confiserie, le savon, le shampoing, le dentifrice... Avant d'aller payer ses acquis, il s'avisait de but en blanc qu'il ne s'était pas encore approvisionné du yogourt, il rebroussa donc chemin vers le stand leur réservé, là il attrapa une plaquette comprenant huit pots, puis, méditant un chouia, il jugea à propos d'en prendre une autre, d'autant plus que cet aliment se consomme tout de suite. Comme il lui fut d'ordinaire, étant bien sérieux, de vérifier la date de production et notamment celle d'expiration, il y jeta un coup d'œil, grand fut son étonnement lorsqu'il s'aperçut que cette dernière était bien dépassée de deux jours entiers, au début, et vu la réputation du magasin, il ne crut pas voir juste, il fut donc astreint de mettre son lorgnon, il était absolument le 22 avril que le yaourt portait l'expression suivante : 20 AV, il frota de nouveau ses quinquets pour dissiper tout doute, possible, qu'il finit par être persuadé que le produit devait bien certainement être jeté, alors, fou de rage, il fit volteface et, tout haut, appela l'un des deux contrôleurs qui venait justement d'en finir avec nous, quand ce dernier lui arriva juste le directeur lui montra le produit que l'employé ne saisit pas, ou seulement feignit le faire, en quoi consistait le problème, ce qui poussa le précepteur de lui montrer, le doigt bien dressé, la date d'expiration. Contrairement à ce que ce dernier espérait de l'employé, le contrôleur le tira à part et tout bas lui dit :

— Ce n'est rien, monsieur, ça ne fait pas grand mal, moi que vous voyez devant vous maintenant ai l'habitude de les consommer tandis que la date mentionnée sur le pot avait expiré depuis bien trois ou quatre jours, or, si vous ne voulez pas vraiment les prendre, veuillez les laisser tels quels qu'autres chalands aient bien la volonté de les prendre, à ce moment-là le directeur, qui commença de se trouver hors de lui, lui coupa court lui disant qu'il était bien question de les jeter et pas autre chose, l'employé lui demanda avec un ton humide de respect, factice, que s'ils eussent agi de la sorte ils eussent à subir une si grande perte, et si le cas serait ainsi le directeur serait conséquemment astreint de diminuer le nombre des employés, alors qu'en effet ils sont tous pères de famille, outre cette harangue superfétatoire l'employé lui demanda de remettre le produit à sa place et de faire comme si de rien n'était, à ce moment-là seulement que le fameux « *Jamais !* » du directeur, furieux, retentit dans tout le drugstore, de sorte que toutes les personnes, qui s'y trouvaient sur ces entrefaites, se tournèrent vers eux, or, plus mort que vif, le contrôleur eut recours à faire des supplications que si cela arrivât au directeur du magasin il perdît certes son poste étant le responsable direct. Pour toute vérité, ce contrôleur lui dit tout ça, car c'était la première fois que cela lui arriva, le directeur du magasin, que l'on qualifiait de sérieux, ne pourrait point atteindre le un dixième de celui de ce chaland, or, ayant toujours de la pitié pour autrui, ce dernier admit que l'on se débarrassât uniquement du reste sans cependant faire parvenir l'épisode à l'ouïe du patron. En ce qui concerne ce client, il n'était pas Algérien, proprement parlant un Français, il se nommait en effet M. Alain Magdinier, et c'est bien moi qui lui collai le pseudonyme de Jamais, vu son sérieux sans égal, il ne se faisait pas longtemps que vous n'entendiez ce mot jaillir d'entre ses belles quenottes, il était d'un tempérament on ne peut plus strict, incorruptible, toutes les portes étaient assez fermées pour qui que ce fût de lui porter atteinte quant à son honneur, si bien précieux. Ce n'est pas comme vous allez penser, cher lecteur, qu'il y eût, assurément, une superbe voiture le conduisant au travail, pas du tout, à son âge encore ce sexagénaire aime tant faire la marche, le matin, il sortait à sept heures juste de sa demeure, l'une des villas de l'EPLF, sises à la cité Kéchida, pour arriver à sept

heures quarante minutes à son lieu de travail, quotidiennement il faisait plus de quatre kilomètres de marche, il arrivait souvent avant tout le monde, et si ce n'est le cas après quelques élèves, trois ou quatre dans la plupart des cas. En dépit de son âge avancé, il jouissait d'une santé à envier, son corps semblait d'un athlète, à voir ses épaules larges, on eût dit nageur, avec sa longueur on dirait basketteur, ses bras de fer lui permettaient de bien saisir les objets, notamment ceux qui voulaient lui échapper. Il n'allait que rarement chez les charlatans quoiqu'il en connût quelques-uns, son slogan fut d'être le médecin de soi, en effet il n'attrapait que les banales influenzas telles que la grippe, le rhume ou parfois la toux, c'est pour ce seulement qu'il se peut que quelqu'un le vît se moucher une fois, son pouls était fort régulier grâce à la marche qu'il pratiquait allant et revenant. Rentrant chez lui, à dix-sept quarante minutes, le temps qu'il faisait allant au travail le faisait en revenant, on dirait une machine bien programmée ! Chez lui, il devait trouver tout sain, tout propre, tout arrangé, il n'admettait point apercevoir le petit brin de poussière sur les meubles, la bonne qui en était chargée de cette besogne, assez importante, tant risquerait d'être mise à la porte avec la moindre faute, en effet elle travaillait beaucoup, toutefois elle était si bien rémunérée.

Après avoir refermé la porte derrière lui, il entreprenait d'enlever ses chaussures et d'enfiler immédiatement ses pantoufles, tout dret il allait vers la salle de bains pour prendre sa douche quotidienne, qui lui prenait dix minutes tout au plus, au moyen d'une serviette — qui avait au moins une quinzaine d'années chez lui, et qui ne put malgré tout ça s'en passer d'elle, car c'est un truc bien précieux pour lui, cela lui fit rappel de feu sa mère —, il se séchait le corps. Sortant de la salle de bains, le sieur Alain se dirigeait vers la cuisine parce qu'il aurait certes une fringale cuisante, car le met qu'il portait avec lui, enfoui dans le cartable, comme il n'aimait point manger sauf chez lui, ne le satisfaisait pas autant qu'il ne fallait, il ne faisait donc qu'apaiser à peine sa faim, alors ouvrant le réfrigérateur il en saisissait le boîtier du lait et en remplissait une tasse jusqu'au bout, près du lait se trouvait fréquemment le biscuit, il en saisissait quelques morceaux puis se dirigeait vers la table là où il allait prendre son goûter, il y passait souvent un quart d'heure trempant le biscuit dans le lait puis le mangeant. À la fin de cet indispensable repas, il revenait à la salle de bains pour se rincer les dents, le voilà qui tenait la brosse hermétiquement, il le faisait vigoureusement on dirait qu'il était dans une lutte contre un ennemi invisible, selon ses propos celles-là sont la source de pas mal de maladies, faut-il bien donc n'y pas abdiquer. De là, il allait s'étendre sur son pucier quelque trente minutes, après quoi il prenait le document dont il était censé parcourir, souventes fois il était un livre, un magazine ou, si ce n'était pas le cas, un journal, ça lui prenait fréquemment deux heures de suite, l'heure dirait lors de la fin de sa lecture dix-neuf heures ou à peu près. De la lecture, il en passait à la télévision pour voir, si faire se pouvait, quelques documentaires scientifiques étant trop fasciné par le savoir. À vingt-deux heures sonnantes, il éteignait l'appareil et s'en allait pour coucher afin que le lendemain il eût pu se réveiller plus matin. Ce programme, assez ponctuel, était, et sans dérogation aucune, depuis qu'il fut à la tête de l'établissement éducatif.

Je dois vous raconter ce qui m'était arrivé lorsque je sortis du drugstore avec mon ami, car je le juge intrinsèque. Avec mon ami, Zohir, parlais-je chemin faisant à la boutique de

vêtements, marchant il me donnait, comme souvent, des conseils toujours pour laisser à part mon obstination, me faisant cela il devait constamment bien accompagner ses conseils de quelques serments qu'il ne cherchait que mon bien, moi pour me défendre, lui faisais des philosophies qu'il ne les entendait que d'une seule oreille, souvent je lui disais que les chemins des grands sont fréquemment pleins d'anicroches, lourds de difficultés, garnis d'épines, alors que ceux-là, dont lui causais-je encore, avaient tant souffert c'est pour ce seulement qu'ils avaient pu réussir, à ce point mon ami, qui me connaissait depuis jadis, voulait m'arrêter, car il ne voyait le moindre indice commun entre ceux-là et mézigue. Quand ce fidèle ami sut qu'il serait peine perdue de me faire fléchir un chouia, tout de go il changea le courant de discussion, il craignait en outre que je ne le comprisse autrement, car nous en avions, nous autres Algériens, la réputation, alors il entreprit de me parler du conjungo, parce que le sien allait tantôt être célébré, moi pour lui confirmer ma supériorité sur lui, en fait du savoir, j'entrepris, à la billebaude, profitant de qu'il était inculte, de lui mettre en relief la valeur de la femme dans la vie de l'homme lui citant quelques-unes des, soi-disant, célèbres dans le but seul de parer mon discours, le misérable n'eut qu'à apprécier ma harangue ! Alors, remarquant que je parlais avec enthousiasme — cela n'eut en effet qu'affirmer que j'avais le même besoin que lui, toutefois ce maudit côté matériel était cause que je m'abstenais —, mon ami tenta autrement de me pousser vers le changement de mon caractère, si futile que tenace, alors avant qu'il n'achevât son idée je m'étais déjà lancé dans un discours mettant en sellette la femme d'être la cause de presque tous les maux arrivant à l'homme ! Grand fut l'état de stupéfaction de mon ami lorsqu'en cinq sec me vit faire volteface, il m'adressa un regard disant que je faisais le cagot, nonobstant cela ne signifiait pas grand-chose pour mézigue, pour me défendre encore, je lui dis qu'il m'avait seulement mal compris, car ce que voulais-je lui dire était bien que les femmes qui avaient réussi leur vie étaient celles que j'avais citées il y a peu, croyez-moi lecteur cet ami m'est tant cher parce que je puis très facilement lui faire des pirouettes sans qu'il ne s'en rendît compte. Or, on marchait toujours causant de son conjungo, cela étant, il me décrivit l'appartement qu'il se l'était récemment approprié, il lui coûta quelque six millions de dinars, cela sans l'ameublement qui, à son tour, lui coûta presque deux-cent-mille dinars, alors finissant avec l'appartement, dont il me fit la description jusqu'aux meubles de sorte que moi aussi puis vous le dépeindre à ma propre manière. Il entreprit après quoi de me causer de la famille avec laquelle allait-il réaliser ce conjungo tant bien espéré, il m'apprit que cette famille était l'une des plus célèbres, que tout le monde espérait en avoir un lien avec elle, quant à l'épousée, il me dit qu'elle avait à peine effleuré dix-neuf ans, alors que lui avait trente-deux, arrivant à ce point assez intrinsèque pour mézigue, je sautai sur lui tout en lui faisant une mercuriale que c'était bien bévüe de grand calibre de s'attacher avec, étant donné le décalage entre eux, une petite fille, à vous dire toute la vérité, je voulais juste le persuader que tout ce que je lui avais dit tout à l'heure était *ex professo*, c'est pour ce motif apparent que je lui dis que ses épousées, si jeunes, manquent de l'esprit, car très souvent elles demandent à leurs maris des choses qu'ils ne pourraient pas vu leur rente, médiocre, qui ne suffit qu'à peine de subvenir à leur besoin, et si ce n'est le cas ce serait bien l'autre ; celui de sortir avec elles afin de se balader alors que souvent les époux seraient bien épuisés de travail qu'ils espéraient tant se reposer chez eux, ce genre de requête, mal déplacée, dans la plupart des cas, finirait par une dispute...

Notre entretien à ce propos ne finit que lorsqu'on arriva à la première échoppe, comme il était d'habitude, le tenancier nous accueillit avec alacrité nous souhaitant faussement la bienvenue ; puis sur-le-champ nous introduisit, tous deux, à l'intérieur, là il demanda à mon ami ce que pouvait-il faire pour lui, à moi il ne daigna même pas de dresser un coup d'œil, il semblait ne prêter aucune importance à ma personne vu mon accoutrement, sur ces entrefaites mon ami lui alla droit au but me montrant du doigt pour lui signifier que c'était à moi qu'il devait avoir affaire, à ce moment-là seulement que ce tenancier — qui avait dressé ses cheveux que c'était quelqu'un que l'on avait électrocuté — se tourna vers moi me disant qu'il me croyait son... C'est ainsi qu'il laissa sa phrase suspendue, alors ne pouvant point supporter une telle avanie je lui demandai, le ton assez rêche, pour qui me prenait-il, croyez-m'en lecteur ça devrait lui glacer le sang dans les veines ce malotru de vendeur, il me dit, toujours me traitant de dadais, qu'il croyait juste que je l'eusse accompagné pour l'aider de porter ses acquis, cet aveu assez franc m'affirma qu'il voulait dire son serviteur, alors, sentant qu'un paquet de sang commençait de me monter au visage, je tirai mon ami à part et lui dis qu'il nous fallait, et en toute hâte, nous en sortir, chose qui fut d'abord exécutée.

Au sortir de la première boutique, mon ami me demanda en quoi seulement consistait mon embarras ; car, selon lui, le vendeur ne nous avait pas fait quelque chose qui pût atteindre notre amour-propre, avant qu'il n'eût fini sa phrase je lui coupai court lui disant que ce n'était pas à lui que l'affront était adressé. Se dirigeant vers la boutique suivante, mon ami m'apprit qu'il avait depuis bien des années l'habitude de venir acheter ses habits de cette échoppe-là, car l'on avait toute sorte de vêtements, et pour tout le monde en outre, que ce soient hommes, femmes ou petits ; et avec toujours de bons prix, moi, qui, à la bonne franquette, m'estime démesurément, préférerai tout perdre qu'à revenir à un lieu où quelqu'un avait osé toucher mon amour-propre, alors connaissant ma qualité de cabochard, mon ami me suivit à la grande déception du camelot. Or, tirant expérience de la première boutique, je décidai le premier d'entrer afin d'éviter tout malentendu éventuel, mon ami jugea sage ce que méditais-je c'est pourquoi il me laissa faire, cette fois on trouva le vendeur en train de mettre en ordre la nouvelle marchandise, pour autant il ne se rendit pas compte de notre présence que lorsque l'on était assez près de sézigue, à ce moment il fit volteface et nous inscrivit un sourire que je ne saurais savoir ou factice ou de bon cœur, l'essentiel qu'il nous sourit de toute façon, peu importe tant qu'il n'avait pas dit quelque chose de blessant.

La première idée qui me traversa l'esprit, fut de remplacer le style jeans par le classique pour que j'eusse l'allure des hommes lettrés, si ce n'était pas effectivement je le serais au moins d'apparence, alors droit je me dirigeai vers les pantalons portés pour italiens, leur prix, quoique le camelot m'affirmât le contraire, était, par celui qui tient mon âme, poivré on ne peut plus, que seul le binard me consumerait la moitié, ou au-delà encore, du pécule que mon ami m'avait emprunté, jamais je ne pourrais entreprendre un pas tel, étant peu expérimenté en la matière, je me dis qu'il coûterait trois mille dinars tout au plus. Ce qui m'induisait telle circonspection était mon inemploi, autant dire il m'en fallait peu de bon sens dans la gestion de mes *économies*, je me souviens bene que, l'année précédente, j'étais malade trois semaines durant sans que personne n'eût pitié de moi, pour autant je m'infléchi donc vers les produits turcs où les prix balançaient entre chers et moins chers cependant jamais raisonnables, ils tournaient tous ensemble entre sept-mille et quatre-mille dinars tout au moins, de regard je

consultais mon ami qui me signifia qu'il était à moi seul d'en prendre décision, et comme il ne voulait point me donner conseil, du chef je m'inclinai vers les stands de vêtements chinois, là seulement où je trouvais les prix à ma portée, toutefois tous les modèles n'étaient pas à mon goût, or, passant presque une demi-heure dans cette échoppe, nous en sortîmes, tous les deux, sans acheter sauf que j'avais, pour des prunes, bien cassé la fiole du camelot qui avait l'air tout à fait sympathique, la preuve en est qu'il nous dit, nous voyant sortir, qu'il serait toujours à notre service. Brièvement, nous allions, mon ami et moi, d'une boutique à autre jusqu'à la dernière où mon ami — que ses forces étaient à leur bout, alors bien épuisé de porter de la sorte le sac qui contenait les produits que nous avions acquis peu avant — me conjura d'en finir avec. C'est donc dans cette échoppe seulement que j'acquis tous mes besoins à savoir : un Bénard, une chemise, des sous-vêtements et une paire de chaussures avec bien certainement des socquettes.

À mon grand désespoir, je rencontrai mon père près de la maison, moi qui entendais lui dissimuler mes achats lui disant qu'un mien ami me les avait accordés après les avoir usés, croyez-m'en lecteur il était trop tard, car mon père, *l'Œil-de-l'aigle*, comme je le nommais, avait déjà repéré le sac que j'avais à tenter dissimulation, il attendit que je fusse tout à fait entré puis, à tout berzingue, m'emboîta le pas. Pour m'en causer directement, il fut absolument impossible, à cause d'une dispute qui s'était déclenchée entre lui et moi suite d'un entretien relatif au travail, depuis quelques années, alors à ma mère qu'il alla pour l'envoyer faire la tâche à sa place, or, étant connaisseur des caractères de mon père j'avais déjà prévu cette action, cependant ce n'était pas de la même rapidité avec laquelle ma mère accomplit son intervention, à dire vrai une idée me traversa l'esprit est-ce celle de mettre quelques livres délabrés à la place des vêtements, cependant au moment juste où je vidais le sac, de son contenu, maman fit irruption dans la pièce, grande fut ma déception lorsqu'elle était devant moi, ni elle ni moi, aussi, ne pouvions mentir, car il était bien *haram*, illicite, de le commettre étant mahométan. Or, au lieu de m'en réjouir de ces habits je me livrai à un si grand remord me qualifiant d'imbécile de n'avoir pas pensé aux conséquences, bien certainement néfastes, de cette entreprise quelque peu hasardeuse, mon père était de ceux que l'on ne peut point convaincre facilement alors bien hanté des doutes. À partir de ce jour-là, jamais mon père ne passait à côté de ma chambre sans lancer toutefois une de ses expressions habituelles, telles que : « — *Chca ômri rah kossara* », — Tout à fait vaine fut la peine que j'ai faite, « — *Hyati kamla wana nasraf fi elbatal* », — Je dépense tout le long de ma vie pour des prunes, « — *Khoubathas, ananiïnes, ma yahchemouche* », — Malicieux, égoïstes, ils n'ont pas honte... Telle fut la peine que j'avais à subir faute de raison, il passa cinq mois de la sorte pour que mon père, misérable comme l'étais-je moi, ne fut, du chef, convaincu que je lui eus dit la vérité toute nue.

Dans le fait, je sentais que ces habits pussent me rendre peu d'espoir je ne sais trop pourquoi. Dans mon quartier, tout le monde, chiards y compris, avait remarqué cela, pour autant je ne passais jamais sans être commenté, positivement je ne saurais le dire toutefois négativement j'en étais assez certain.

— *Sobhane Allah, hadhek elfeniane wala ma raniche n'chouf mlih!* — Gloire à Dieu, est-ce bien le fainéant ou que je ne vois pas ! dit l'un d'eux, — *Ki tharek hadha elmouta yakdrou*

ynoudhou! — Tant que celui-ci avait bougé, les morts pourront ressusciter ! lança un autre, — *Ma ykoun ghir wahed eli âtahoumlou!* — Ce n'est que quelqu'un qui les lui avait accordés ! chuchota, entre ses dents, un autre. En fait, des commentaires.

Le meilleur endroit, pour mézigue, où je pouvais à peine me distraire, était les Allées Ben Boulaïd, c'est bien l'un des boulevards les plus fréquentés par la gent, tout le monde y aime faire la navette à ces deux extrémités, il doit son attirance du fait qu'il rassemblait plusieurs boutiques offrant des services variés, entre autres les cafétérias, les pâtisseries, les échoppes d'habits, les douches publiques, les confiseries, les taxiphones, les librairies, etc.

Durant la saison estivale, notamment à la nuit tombante, ces allées seraient on ne peut plus regorgées de gens venant des quatre coins de la ville, or, ces personnes — trop gênées par la canicule, comme notre ville est l'une des celles faisant partie des Aurès où la température peut fréquemment dépasser quarante degrés — y trouvaient une sorte de soulagement prenant part de l'un des divertissements que l'on y offrait. La quasi-totalité d'entre elles préférerait rester autour des boissons bien fraîches. Autre catégorie qui y figurait aussi, c'est celle qui préférerait la musique, car souventes fois l'on y amenait un ou deux groupes amateurs qui célèbreraient la soirée. Moi j'y allais à dessein pour me faire valoir tenant entre mes pognes tel ou tel canard phrancofone, cela étant, je le dépliais et commençais soi-disant de le parcourir. Après avoir reconnu au-dessous du moyen mon niveau en français, je me dis qu'il fallait bien me rattraper, que cette idée que l'un des patriarches me l'eut, à un moment donné, préconisée, me vint hanter, alors corps et âme je m'étais bien mis à la pratiquer au grand risque de ses conséquences fort désastreuses. Au début, je commençai avec seulement les petites annonces où souvent l'on n'écrivait que quelques petites lignes, ce qui ne rendait pas effectivement la lecture si difficile, il est bon de noter que faisant cela je devais en parallèle remarquer les actions des gens qui m'entouraient, étant jeune encore une telle bravade ne serait point passée sans être ou dénigrée ou commentée.

Parfois, l'un des indiscrets se mettait près de moi rien que pour voir si étais-je dans le fait phrancofone ou seulement je le faisais semblant, alors pour en avoir le cœur net cet indiscret me demandait, avec bien sûr une politesse factice, la signification de tel ou tel mot que je n'y avais jamais pu répondre, fût-ce une fois seule, les malins ne tombaient que sur les lexies dont ils savaient l'acception.

— Cheik, me dit, une fois, l'un de ces indiscrets, me voyant faire un trait sous le mot *avènement*, est-ce ça veut dire *el hadeth*, qui est l'équivalent en français de l'*évènement*, sans hésitation aucune je lui dis, accompagnant mes paroles avec un hochement de tête, que c'était bien le sens alors que l'adolescent, feignant l'interloqué, me rectifia, je n'en eus d'échappatoire, comme faisaient souvent les lâches, que d'accuser ma mémoire défaillante, qui commença, peu récemment, de me tromper, alors une autre remarque on ne peut plus embarrassante, mettant bien en relief sa malice, vint me rendre tout à fait pygmée devant ce petit diabolin, il me demanda pourquoi donc j'avais mis le trait sous ce mot si en effet je savais le sens, or, feignant être assez gêné par ses interrogations, je ramassais mon canard et partis hic et nunc.